

tion, les Israélites sont déjà sur les bords de la mer Rouge.

A en juger d'après la distance, il est probable qu'ils mirent plus d'un jour à se rendre d'Étham à l'extrémité du golfe de Suez¹; mais pressés d'arriver dans le désert, ils ne dressèrent sans doute jamais leur camp et se contentèrent de faire des haltes pour prendre le repos qui leur était nécessaire. Le besoin d'eau pour eux-mêmes et de pâturages pour leurs troupeaux, les obligea vraisemblablement à longer la rive occidentale des lacs Amers et à passer entre ces lacs et le Djébel Achmed Tacher actuel ou mont Geneffé : là ils étaient encore en Égypte et les canaux du Nil apportaient dans cette terre la vie et la fertilité. C'est la nécessité d'avoir de l'eau qui nous explique pourquoi, au lieu de rester dans le désert, ils vinrent par cette route, à la pointe de la mer Rouge. Le Seigneur les y conduisait pour leur manifester, par un grand miracle, sa puissance et son amour, mais il leur faisait suivre en même temps la seule voie qui parût praticable pour cette immense multitude.

¹ Station et jour de marche ne sont pas synonymes. Sept stations seulement sont mentionnées pour le premier mois tout entier. Exod., xvi, 1; cf. Num., xxxiii, 3, 11. — K. von Raumer, *Beiträge zur biblischen Geographie*, p. 2 et suiv., et *Der Zug der Israeliten*, p. 12; von Lengerke, *Kanaan*, p. 432; cf. p. 415, et autres, admettent plusieurs jours de marche. Voir Stickel, dans les *Studien und Kritiken*, 1850, p. 343; cf. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 90. — La suite du récit suppose, d'ailleurs, que Moïse ne se rendit pas en un jour d'Étham à la mer Rouge. Il n'est pas probable, en effet, qu'il ait séjourné à Phihahiroth, excepté pour y passer une nuit, parce qu'il devait lui tarder d'arriver aux fontaines appelées aujourd'hui Ayoun-Mouça sur la rive orientale du golfe, pour y être à l'abri des Égyptiens. Or, d'après l'Exode, le soir qui précéda la traversée miraculeuse, les Hébreux virent les chars de Ménéphthah qui les poursuivaient. Si le trajet d'Étham à Phihahiroth s'était effectué en un jour, il aurait fallu que, dans cette même et seule journée, les messagers partis d'Étham fussent allés à Tanis avertir le pharaon, que celui-ci eût donné à son armée les ordres nécessaires pour se mettre en mouvement et qu'elle eût parcouru la distance de Tanis à Phihahiroth. Tout cela n'a pu se faire en une douzaine d'heures, quelque célérité qu'on veuille bien supposer.

CHAPITRE XVII.

PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Arrivé à ce terme de leur voyage, les Israélites se trouvèrent en face de la mer Rouge. Ils n'en dépassèrent pas la pointe, comme on l'a cru communément, parce qu'on les faisait venir de Memphis, à l'ouest, au lieu de les faire venir du nord, mais ils campèrent sur ses rives, pour passer, à l'est, dans le désert du Sinaï, après s'être reposés en ce lieu¹.

Phihahiroth ou Pi-hahiroth, devant lequel ils établirent leur camp, était situé, d'après le texte, entre Magdal et la mer, vis-à-vis de Béelséphon². Malheureusement les points de repère que nous fournit Moïse pour déterminer ce site

¹ Ce point est un des plus importants à remarquer, ce nous semble, dans la question qui nous occupe. Tous les commentateurs qui ont fait parler Israël du côté de Memphis ont dû, à cause de la nature du sol, supposer qu'ils avaient franchi la mer Rouge à une certaine distance, au sud, de l'extrémité du golfe; mais en les faisant venir du nord, comme cela nous paraît certain, et comme on l'admet communément aujourd'hui, on ne peut supposer que Moïse, voulant les conduire dans la péninsule du Sinaï, les ait fait descendre le long de la rive occidentale du golfe Héropolite. Une telle conduite eût été insensée, puisqu'il aurait été obligé de les faire revenir sur leurs pas, et qu'il les aurait livrés en quelque sorte aux soldats du Pharaon. Le libérateur d'Israël arriva seulement à la pointe du golfe, et campa en Égypte, où il y avait de l'eau, avec le projet de passer de là dans le désert et de se rendre aux sources appelées aujourd'hui Ayoun-Mouça. C'est là que le Pharaon vint surprendre les fugitifs : avec son armée il leur ferma, au nord de la mer Rouge, le chemin du désert : « Coarctati sunt in terra, conclusit eos desertum, » dit Ménéphthah. Il est à remarquer qu'il ne parle pas de la mer Rouge, parce que les Hébreux n'en avaient pas dépassé l'extrémité.

² Exod., xiv, 2.

nous sont inconnus. Nous savons seulement qu'il s'agit de la mer Rouge, et nous avons tout lieu de croire que l'auteur sacré veut parler de l'extrémité septentrionale du golfe, parce que, son intention étant de conduire son peuple à l'est de la mer, il n'avait pas dû, venant du nord, descendre à l'ouest au delà de la pointe, mais s'arrêter à la pointe même.

Quoique nous ne sachions pas non plus ce qu'était Béelséphon, la topographie de l'isthme nous permet de supposer que ce nom désigne la chaîne de montagnes appelée aujourd'hui Djébel Attaka¹. On ne peut cependant rien affirmer avec certitude, parce que nous ignorons jusqu'où remontaient alors les eaux de la mer Rouge.

Quant à Migdol ou Magdal, il est impossible d'en déterminer la position avec quelque assurance. Son nom se retrouve, dans les inscriptions égyptiennes, sous la forme Makl. Il signifie forteresse², ce qui nous indique que Magdal

¹ Béelséphon doit être Djébel Attaka, la chaîne de montagne située au sud-ouest de Suez, dit M. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 511. On ne peut le contester que si l'on fait passer les Hébreux par la mer Méditerranée ou par les lacs Amers. — Béelséphon ou Baal-Saphon paraît être un nom sémitique et désigner une montagne consacrée au culte de Baal. On a supposé, mais sans grande vraisemblance, que ce mot signifiait maître ou seigneur du nord, du vent du nord, et avait été donné à la montagne par des matelots phéniciens qui conduisaient leurs navires vers le sud et offraient préalablement des sacrifices au Baal ou dieu de cette montagne. Bäder, *Aegypten*, p. 507.

² C'est le sens de ce mot en hébreu; il a aussi certainement en égyptien, la même signification, soit qu'il ait été emprunté à une langue sémitique, soit qu'il vienne de la racine égyptienne *mak*, protéger, garder, défendre. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 509. Cf. Schleiden, *Die Landenge von Sués*, p. 137-142. Niebuhr a supposé que Magdal était Bir-Saweis. « Bir-Suweis, dit du Bois-Aymé, dans la *Description de l'Égypte, Antiquités, Mémoires*, t. 1, p. 309, note, signifie puits de Suez. Cet endroit est à environ une lieue au nord-ouest de Suez; il consiste en deux petites enceintes contiguës, en parties détruites, dont la construction est attribuée au sultan Sélym I^{er}. Au milieu de chacune de ces enceintes est un puits dont l'eau a un goût désagréable et une forte odeur d'hydrogène

devait être situé sur la frontière, entre l'Égypte et le désert. Une inscription de Séli I^{er} nous apprend que ce monarque passa dans une ville de ce nom, à son retour de Syrie, quand il entra en Égypte¹. Il existait plusieurs Magdal dans l'empire des pharaons. Celle dont il est question dans l'Exode faisait peut-être partie de la ligne de fortifications dont nous avons parlé et qui, à cette époque, défendait l'Égypte contre les invasions des tribus pillardes du désert. Elle devait être située à quelque distance au nord de la pointe du golfe².

Quoi qu'il en soit de ce dernier point, il est certain que Pi-hahiroth ne devait pas être non plus fort éloigné de la mer Rouge. Le nom de cette ville, il y a tout lieu de le penser, est égyptien. Elle s'appelait aussi, simplement, Hahiroth³. L'élément *pi* qui précède est un mot indigène qui signifie lieu, localité. M. Édouard Naville a trouvé à Tell

sulfuré : elle ne sert ordinairement que pour les animaux; mais j'en ai eu sans en être incommodé, ainsi que le détachement que j'avais avec moi : nous y étions arrivés cependant fort altérés, après une journée extrêmement chaude et une marche à pied des plus fatigantes, dont nous avons passé les dix-huit dernières heures sans boire. On aperçoit, hors de l'enceinte, les vestiges d'un petit aqueduc qui servait autrefois à conduire l'eau des puits à Suez. » — Magdal devait être plus à l'est que Bir-Suweis, mais ce site devait être enclavé dans le camp des Hébreux et ils ont dû boire de l'eau de ces puits.

¹ Brugsch, *Geographische Inschriften*, Tafel XLVIII, n° 1266 b. — « Sur la route d'Asie, dit M. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, n° série, p. 128-129, [Séli I^{er}] avait créé les postes fortifiés de.... la tour (Maktal) de Ramamen, aussi nommée la tour de Séli méi-n-ptah. Ce dernier endroit est probablement מִגְדוֹל, Μαγδάλον des Septante, Migdol, ville qui était située à la limite septentrionale de l'Égypte. On la retrouve mentionnée sous le règne de Séli II. »

² Il nous paraît peu vraisemblable de placer Magdal à Muntoula, à deux heures nord-ouest d'Adjroud, comme le fait Vaihinger, *Weg der Israeliten von Gosen durch das rothe Meer*, dans les *Studien und Kritiken*, 1872, p. 323.

³ Num., xxxiii, 8, dans le texte hébreu (La Vulgate a conservé Pihahiroth, Num., xxxiii, 8, comme elle le lisait, Exod., xiv, 2, et Num., xxxiii, 7).

el-Maskhouta une stèle en granit noir du roi Ptolémée II Philadelphe où est mentionnée deux fois une ville de Pikehereth ou Pikereheth. C'est la première fois qu'on lit ce nom sur un document égyptien et l'on peut supposer avec vraisemblance que c'est la Pi-hahiroth biblique. Mais la stèle découverte à Pithom ne nous fait pas connaître le site de Pikehereth¹. Un grand nombre de critiques modernes² identifient Pi-hahiroth avec Adjroud³, dont le nom renferme des consonnes semblables ou analogues. Cette identification, quoiqu'elle ne soit pas certaine, peut être acceptée comme vraisemblable. Ce qui doit être admis, en tout cas, comme incontestable, c'est que Pi-hahiroth était au nord du golfe héroopolite. Du reste, il importe assez peu de connaître au juste quelle était la situation de Magdal et de Phihahiroth ; ce sont là deux points accessoires ; le principal, pour nous, est de savoir que le camp des Hébreux était dans le voisinage du Djébel Attaka, qui se dresse à l'ouest et au nord-ouest de la mer Rouge.

Cette mer, qui allait être le théâtre de leur prodigieuse délivrance, était appelée par les Hébreux, comme nous l'avons vu, non pas du nom impropre que nous lui donnons

¹ Discours de M. Naville, dans *Egypt Exploration Fund, Report of first general meeting*, p. 16. Voir l'exposé de l'opinion de M. Ed. Naville sur l'itinéraire des Hébreux dans sa *Store city of Pithom and Route of the Exodus*, p. 23. Cf. Fr. von Hummelauer, *Die Auszugsrouten der Israeliten*, dans la *Zeitschrift für katholische Theologie*, 1886, t. x, p. 350-355. L'opinion de M. Naville mérite grande attention, à cause de la compétence spéciale de l'auteur. Voir plus haut, p. 402, note.

² Jablonsky, *Opuscula*, t. II, p. 159. Son opinion a été adoptée par Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 509. Elle a été aussi soutenue par Laborde, Winer, Kurtz, Keil, Knobel, Sharpe ; Ewald et Lange sont portés à l'admettre.

³ Adjroud est situé entre les lacs Amers et le golfe, à quatre heures de marche au nord-ouest de Suez, dans une vaste plaine où il est facile de camper. Voir la carte, p. 387.

aujourd'hui, mais du nom de « mer des roseaux ou des algues », *yam souf*. Il est à propos de la décrire au moment où Israël va la traverser. Elle est d'un vert intense, et rayée, du côté de la terre, par une bande verdâtre qui marque la place des récifs. « Au delà de cette barrière de coraux, on aperçoit [de la rive égyptienne], s'étendant à perte de vue le long de la côte, de vastes prairies d'algues à demi immergées, et des bouquets d'arbres à feuillage vert sombre. Plus loin encore, c'est la pente des montagnes dont aucune végétation n'interrompt la monotone aridité. De nombreux îlots, animés par la présence de bandes d'oiseaux de mer, sont parsemés le long de cette ceinture de récifs. Aux petites profondeurs on distingue très bien le fond et ses prairies d'algues, où pâturent de grosses tortues, des dugongs et des laman-tins.

» Quand la nuit s'est faite, l'évaporation intense des eaux de la mer Rouge remplit l'atmosphère d'un brouillard lumineux¹. Cette évaporation si remarquable est produite par la chaleur, qui s'élève jusqu'à 38° et 40°, et par le peu de largeur du canal de Bal el-Mandeb qui retient les eaux chassées dans cette direction sous l'action des vents du nord. Elle

¹ Ce brouillard lumineux, qu'on remarque la nuit au-dessus de la mer Rouge, ne saurait être regardé comme l'explication de la colonne de feu dont parle l'Exode, xiv, 19. Cette colonne, qui éclairait les Israélites pendant la nuit, se transformait en nuée pendant le jour : elle n'apparut pas pour la première fois sur les bords de la mer Rouge, mais dès la sortie d'Égypte, à Étham, Exod., xiii, 21 ; elle ne cessa pas de paraître quand ils se furent éloignés de la mer, mais elle les accompagna toujours, jusque dans les profondeurs du désert du Sinaï, Exod., xiii, 22 ; Num., ix, 15-22 ; x, 11-12, 34. Malgré toutes ces circonstances si caractéristiques, un professeur allemand, Thierbach, a soutenu, en 1830, *Osterprogramm des Gymnasiums zu Erfurt*, qu'on pouvait expliquer la colonne de feu et de nuée par la phosphorescence de la mer et par un nuage, en forme de colonne, fortement chargé d'électricité ! Voir Stickel, *Der Israeliten Auszug aus Aegypten*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, 1850, p. 330, 331.

explique la différence de 4° ou 5° qui existe entre la température de l'air et celle de l'eau pendant les plus fortes chaleurs.

» L'air et l'eau, dit le D^r G. Schweinfurth, combinés en une masse infinie de vapeur, ne laissent pénétrer qu'une lueur blafarde et livide. Une raie brillante fend seule le voile au-dessus des flots. Elle sort d'une déchirure de l'horizon qui semble être la source de toute la clarté répandue. Mais cette apparence est illusoire, car la lune est au-dessus de nos têtes. La barque flotte sur l'eau dormante comme ferait l'ombre d'un navire au sein d'un globe vaporeux. Éclairée par les rayons verticaux de la lune, la mer figure un ciel renversé, où des légions d'êtres mystérieux, de couleurs diverses, de formes confuses, s'agitent sans bruit; et le calme de l'air, le silence ininterrompu de cette nature spectrale, augmentent la magie de ces clairs de lune fantastiques¹. »

Le magnifique spectacle de la mer Rouge, qui ravit aujourd'hui d'admiration le touriste européen, laissa bien insensibles les enfants de Jacob. Le danger de la situation dans laquelle ils se trouvaient devait absorber toute leur attention et les nouvelles qu'ils venaient d'apprendre les glaçaient d'effroi.

Ménéptah avait su, sans doute par quelques-uns des soldats qui gardaient la ligne de fortifications dont nous avons parlé ou par des courriers² chargés de surveiller la marche de

¹ Isambert, *Itinéraire de l'Orient*, II^e partie, 2^e édit., p. 701.

² La rapidité des courriers en Orient a toujours été extraordinaire. Les fellahs marchent aujourd'hui comme autrefois avec une vitesse incroyable. Actuellement, le service de la poste est fait dans l'intérieur de l'Égypte par des fellahs à pied avec une extrême célérité. Des dromadaires du vice-roi ont parcouru en trois jours la distance qui sépare Port-Saïd de Jérusalem. Méhémet-Ali fit sur son dromadaire cent vingt-cinq kilomètres en onze heures, de Suez au Caire, et l'un de ses esclaves, tenant une courroie attachée au dromadaire, fit le même chemin avec lui, à pied. G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 528 et 108. Voir sur la vitesse du

Moïse, qu'Israël n'avait pas continué sa route dans le désert, vers le nord, mais avait pris la direction du sud et se rendait vers la mer Rouge. Il lui avait été facile de conclure de là que les Hébreux n'allaient pas seulement offrir un sacrifice, dans la solitude, comme il le leur avait permis¹, mais qu'ils voulaient se dérober à sa puissance, en s'enfuyant² dans les montagnes inaccessibles de la péninsule du Sinâï. La fuite des esclaves était une des grandes préoccupations des Égyptiens, qui employaient toute sorte de moyens, même la magie, pour l'empêcher³. Quel dut donc être leur désespoir, en voyant, non pas seulement quelques esclaves, mais tout un peuple, échapper à la servitude? Dès que le Pharaon eut l'assurance qu'Israël voulait quitter l'Égypte pour toujours, son parti fut pris sur-le-champ : il se hâta de marcher à leur poursuite afin de les empêcher de mettre leur dessein à exécution. Son plan était de leur couper la route avant qu'ils fussent passés de l'autre côté de la mer Rouge, et de les retenir ainsi de force.

Ménéptah, pour atteindre plus vite les fugitifs, n'envoya contre eux que ses chariots. Il avait agi de la même

courrier Palladius ce que dit M. Am. Thierry, *Récits de l'histoire romaine au V^e siècle*, dans la *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1871, p. 748.

¹ Exod., XII, 31-32.

² « Et nuntiatum est regi Ægyptiorum quod fugisset populus. » Exod., XIV, 5. Ménéptah, en permettant aux Hébreux d'aller offrir un sacrifice dans le désert, à trois jours de marche de leur résidence, avait dû leur prescrire de se rendre directement, à l'est, dans le désert de Sur. Quand les Hébreux, après deux jours de voyage, au lieu de continuer à se diriger vers l'est ou le nord-est, où l'on croyait qu'ils devaient faire leurs sacrifices, tournèrent brusquement vers le sud, ce qui les éloignait et du désert de Sur et du pays de Gessen, les Égyptiens comprirent immédiatement qu'ils voulaient leur échapper et se rendre au Sinâï, en allant passer par le seuil de Chalouf.

³ On rencontre plus d'une fois dans les documents égyptiens des plaintes sur ce sujet. Voir plus haut, p. 20, 371.

manière quand il avait poursuivi les envahisseurs étrangers, après la victoire qu'il avait remportée sur eux au commencement de son règne. « Alors se mirent les cavaliers qui (étaient) sur les chevaux de Sa Majesté à leur poursuite », dit l'inscription dans laquelle Ménéphthah raconte son triomphe¹.

Les monuments ne nous montrent aucun cavalier proprement dit dans l'armée égyptienne, mais ils nous font voir de nombreux soldats combattant sur des chariots, et jamais en aussi grand nombre que dans la famille de Ménéphthah. On élevait les chevaux dans le Delta et dans le pays de Gessen. Nous possédons une stèle d'un grand maître de la cavalerie égyptienne, qui résidait à Tanis².

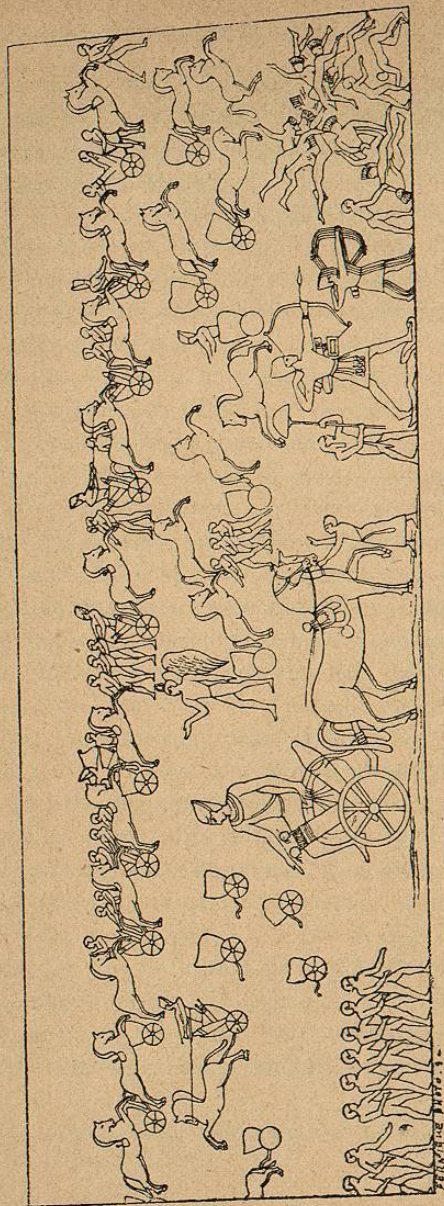
Nous reproduisons ici un combat de cavalerie, livré par le père de Ménéphthah, Ramsès II, et représenté sur la façade d'un temple de Thèbes, à Louqsor³. Chaque char a deux roues; il est attelé de deux chevaux; le soldat qui le monte est armé d'un arc. Quelquefois il était armé d'une hache. Le cocher ne figure pas ici, mais il est ordinairement représenté, placé à gauche du guerrier et conduisant ses chevaux, dont il tient les rênes⁴.

¹ Chabas, *Recherches sur la xix^e dynastie*, p. 157. — « Ce détail, continue M. Chabas, est une preuve de plus, ajoutée à tant d'autres, de la parfaite exactitude de la Bible dans le récit des événements. » *Ibid.*, p. 157-158.

² G. Ebers, *Durch Gosen zum Sinai*, p. 100, 528.

³ Voir figure 23, d'après *Description de l'Égypte, Antiquités, Planches*, t. III, pl. 6. — A comparer les chariots représentés *ibid.*, planches 14, 32, 40. Voir aussi notre t. III, part. III, l. 1, ch. VI.

⁴ Sur l'armée égyptienne, voir Ebers, *Aegypten und die Bücher Mo-se's*, p. 300; Thornley Smith, *History of Joseph*, p. 43-44. Le char égyptien ne porte d'ordinaire que deux hommes. On trouve quelques exemples de trois personnes sur un chariot, Poème de Pentaour. Birch, *Egypt*, p. 127; Mariette, *Aperçu sur l'histoire d'Égypte*, p. 64; Wilkinson, *Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. 1, p. 368, 370; Sharpe, *History of Egypt*, t. 1, p. 57. L'Iliade, IX, 383, mentionne les chars de l'Égypte, à cause de leur célébrité.



23 — Combat de cavalerie, livré par Ramsès II.